

Charles Baudelaire

LES FLEURS DU MAL

TABLE DES MATIERES

LES FLEURS DU MAL _____

AU POETE IMPECCABLE _____

AU LECTEUR _____

Spleen et idéal _____

1. - BENEDICTION _____

II. - L'ALBATROS _____

III - ÉLEVATION _____

IV. - CORRESPONDANCES _____

VI. - LES PHARES _____

VII. - LA MUSE MALADE
VIII. - LA MUSE VENALE
IX. - LE MAUVAIS MOINE
X. - L'ENNEMI
XI. - LE GUIGNON
XII. - LA VIE ANTERIEURE
XIII - BOHEMIENS EN VOYAGE
XIV. - L'HOMME ET LA MER
XV. - DON JUAN AUX ENFERS
XVI. - CHATIMENT DE L'ORGUEIL
XVII. - LA BEAUTE
XVIII. - L'IDEAL
XIX. - LA GEANTE
XX. - LE MASQUE
XXI. - HYMNE A LA BEAUTE
XXII. - PARFUM EXOTIQUE
XXIII. - LA CHEVELURE
XXIV
XXV
XXVII
XXVIII. - LE SERPENT QUI DANSE
XXIX. - UNE CHAROGNE
XXX. - *DE PROFUNDIS CLAMAVI*
XXXI. - LE VAMPIRE
XXXII
XXXIII. - REMORDS POSTHUME
XXXIV. - LE CHAT
XXXVI. - LE BALCON
XXXVII. - LE POSSEDE
XXXVIII. - UN FANTOME
XXXIX
XL. - SEMPER EADEM
XLI. - TOUT ENTIERE
XLII
XLIII. - LE FLAMBEAU VIVANT
XLIV. - REVERSIBILITE
XLV. - CONFESSION
XLVI. - L'AUBE SPIRITUELLE
XLVII. - HARMONIE DU SOIR
XLVIII. - LE FLACON
XLIX. - LE POISON
L. - CIEL BROUILLE
LI. - LE CHAT
LII. - LE BEAU NAVIRE
LIII. - L'INVITATION AU VOYAGE
LIV. - L'IRREPARABLE
LV. - CAUSERIE
LVI. - CHANT D'AUTOMNE
LVII. - À UNE MADONE
LVIII. - CHANSON D'APRES-MIDI
LIX. - SISINA
LOUANGES DE MA FRANÇOISE
LXI. - À UNE DAME CREOLE
LXII. - MCESTA ET ERRABUNDA
LXIII. - LE REVENANT

LXIV. - SONNET D'AUTOMNE
LXV. - TRISTESSES DE LA LUNE
LXVI. - LES CHATS
LXVII. - LES HIBOUX
LXVIII. - LA PIPE
LXIX. - LA MUSIQUE
LXX. - SEPULTURE
LXXI. - UNE GRAVURE FANTASTIQUE
LXXII. - LE MORT JOYEUX
LXXIII. - LE TONNEAU DE LA HAINE
LXXIV. - LA CLOCHE FELEE
LXXV. - SPLEEN
LXXVI. - SPLEEN
LXXVII. - SPLEEN
LXXVIII. - SPLEEN
LXXIX. - OBSESSION
LXXX. - LE GOUT DU NEANT
LXXXI. - ALCHIMIE DE LA DOULEUR
LXXXII. - HORREUR SYMPATHIQUE
LXXXIII. - L'HEAUTONTIMOROUENOS
LXXXIV. - L'IRREMEDIABLE
LXXXV. - L'HORLOGE

Tableaux parisiens

LXXXVI. - PAYSAGE
LXXXVII. - LE SOLEIL
LXXXVIII. - À UNE MENDIANTE ROUSSE
LXXXIX. - LE CYGNE
XC. - LES SEPT VIEILLARDS
XCI. - LES PETITES VIEILLES
XCII. - LES AVEUGLES
XCIII. - A UNE PASSANTE
XCIV. - LE SQUELETTE LABOUREUR
XCV. - LE CREPUSCULE DU SOIR
XCVI. - LE JEU
XCVII. - DANSE MACABRE
XCVIII. - L'AMOUR DU MENSONGE
XCIX
CI. - BRUMES ET PLUIES
CIL. - REVE PARISIEN
CIII. - LE CREPUSCULE DU MATIN

Le Vin

CIV. - L'AME DU VIN
CV. - LE VIN DES CHIFFONNIERS
CVI. - LE VIN DE L'ASSASSIN
CVII. - LE VIN DU SOLITAIRE
CVIII. - LE VIN DES AMANTS

Fleurs du Mal

CIX. - LA DESTRUCTION
CX. - UNE MARTYRE
CXI. - FEMMES DAMNEES
CXII. - LES DEUX BONNES SCEURS
CXIII. - LA FONTAINE DE SANG
CXIV. - ALLEGORIE
CXV. - LA BEATRICE

CXVI. - UN VOYAGE A CYTHERE _____

CXVII. - L'AMOUR ET LE CRANE _____

Révolte

CXVIII. - LE RENIEMENT DE SAINT PIERRE _____

CXIX. - ABEL ET CAÏN _____

CXX. - LES LITANIES DE SATAN _____

La Mort

CXXI. - LA MORT DES AMANTS _____

CXXII. - LA MORT DES PAUVRES _____

CXXIII. - LA MORT DES ARTISTES _____

CXXIV. - LA FIN DE LA JOURNEE _____

CXXV. - LE REVE D'UN CURIEUX _____

CXXVI. - LE VOYAGE _____

Pièces condamnées

XXI^{BIS} - LES BIJOUX _____

XXXI^{BIS} - LE LÉTHÉ _____

XLIII^{BIS} - À CELLE QUI EST TROP GAIE _____

CX^{BIS} - LESBOS _____

CX^{TER} - FEMMES DAMNEES _____

CXV^{BIS} - LES METAMORPHOSES DU VAMPIRE _____

AU POETE IMPECCABLE

Au parfait magicien ès lettres
françaises
À mon très cher et très vénéré
Maître et ami
Théophile Gautier
Avec les sentiments de la plus profonde
humilité
Je dédie
Ces fleurs maldives

C. B.



AU LECTEUR

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,
Occupent nos esprits et travaillent
nos corps, Et nous alimentons nos
aimables remords, Comme les
mendiants nourrissent leur
vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs
sont lâches ;
Nous nous faisons payer grassement
nos aveux,

Et nous rentrons gaiement dans le
chemin bourbeux, Croyant par de vils
pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan
Trismégiste
Qui berce longuement notre
esprit enchanté, Et le riche
métal de notre volonté Est
tout vaporisé par ce savant
chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous
remuent ! Aux objets répugnants nous
trouvons des appas ;
Chaque jour vers l'Enfer nous
descendons d'un pas, Sans horreur, à
travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise
et mange
Le sein martyrisé d'une antique catin,
Nous volons au passage un plaisir
clandestin Que nous pressons bien fort
comme une vieille orange.

Serré, fourmillant, comme un million
d'helminthes,
Dans nos cerveaux ribote un peuple de
Démon, s,
Et, quand nous respirons, la Mort dans
nos poumons Descend, fleuve invisible,
avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard,
l'incendie,
N'ont pas encor brodé de leurs
plaisants dessins Le canevas banal
de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas ! n'est pas
assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères,
les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours,
les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,

Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !

Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,

Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde;

C'est l'Ennui ! -l'œil chargé d'un pleur involontaire, Il rêve d'échafauds en fumant son houka.

Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat, - Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère !

Spleen et idéal

1. - BENEDICTION

Lorsque, par un décret des puissances
suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de
blasphèmes Crispe ses poings vers
Dieu, qui la prend en pitié :

- «Ah! que n'ai-je mis bas tout un
nœud de vipères, Plutôt que de
nourrir cette dérision ! Maudite soit
la nuit aux plaisirs éphémères Où
mon ventre a conçu mon expiation !

Puisque tu m'as choisie entre toutes les
femmes
Pour être le dégoût de mon triste mari,
Et que je ne puis pas rejeter dans les
flammes,
Comme un billet d'amour, ce monstre
rabougri,

Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable
Sur l'instrument maudit de tes
méchancetés,
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,
Qu'il ne pourra pousser ses boutons
empestés ! »

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,
Et, ne comprenant pas les
desseins éternels, Elle-même
prépare au fond de la Géhenne

Les bûchers consacrés aux
crimes maternels.

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un
Ange,
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout
ce qu'il mange Retrouve l'ambroisie
et le nectar vermeil.

Il joue avec le vent, cause avec le nuage,
Et s'enivre en chantant du chemin
de la croix ; Et l'Esprit qui le suit
dans son pèlerinage Pleure de le
voir gai comme un oiseau des
bois.

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent
avec crainte,
Ou bien, s'enhardissant de sa
tranquillité, Cherchent à qui
saura lui tirer une plainte, Et
font sur lui l'essai de leur
férocité.

Dans le pain et le vin destinés à sa
bouche
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs
crachats ;
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il
touche,
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds
dans ses pas.

Sa femme va criant sur les places
publiques :
« Puisqu'il me trouve assez belle pour
m'adorer,
Je ferai le métier des idoles antiques,
Et comme elles je veux me faire redorer
;

Et je me soûlerai de nard, d'encens, de
myrrhe,
De génuflexions, de viandes et de vins,

Pour savoir si je puis dans un cœur qui
m'admire Usurper en riant les
hommages divins !

Et, quand je m'ennuierai de ces
farces impies, Je poserai sur lui
ma frêle et forte main; Et mes
ongles, pareils aux ongles des
harpies, Sauront jusqu'à son
cœur se frayer un chemin.

Comme un tout jeune oiseau qui tremble et qui palpite,
J'arracherai ce cœur tout rouge de son
sein,
Et, pour rassasier ma bête favorite,
Je le lui jetterai par terre avec dédain ! »

Vers le Ciel, où son œil voit un trône
splendide,
Le Poète serein lève ses bras
pieux, Et les vastes éclairs
de son esprit lucide Lui
dérobent l'aspect des
peuples furieux :

- « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la
souffrance Comme un divin remède à
nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus
pure essence Qui prépare les forts
aux saintes voluptés !

Je sais que vous gardez une place au
Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes
Légions,
Et que vous l'invitez à
l'éternelle fête Des Trônes,
des Vertus, des
Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse
unique
Où ne mordront jamais la terre et les
enfens,

Et qu'il faut pour tresser ma couronne
mystique Imposer tous les temps et
tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique
Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la
mer,
Par votre main montés, ne pourraient
pas suffire
À ce beau diadème éblouissant et clair;

Car il ne sera fait que de pure lumière,
Puisée au foyer saint des rayons
primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur
splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et
plaintifs ! »

II. - L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes
d'équipage
Prennent des albatros, vastes
oiseaux des mers, Qui suivent,
indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres
amers.

À peine les ont-ils déposés sur les
planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et
honteux, Laissent piteusement leurs
grandes ailes blanches Comme des
avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche
et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est
comique et laid ! L'un agace son
bec avec un brûle-gueule, L'autre
mime, en boitant, l'infirmes qui
volait !

Le Poète est semblable au prince des
nuées
Qui hante la tempête et se rit
de l'archer ; Exilé sur le sol
au milieu des huées, Ses
ailes de géant l'empêchent
de marcher.

III - ÉLEVATION

Au-dessus des étangs, au-dessus des
vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages,
des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères
étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se
pâme dans l'onde, Tu sillones
gaiement l'immensité profonde Avec
une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes
morbides ;
Va te purifier dans l'air
supérieur, Et bois, comme une
pure et divine liqueur, Le feu
clair qui remplit les espaces
limpides.

Derrière les ennuis et les vastes
chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence
brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile
vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et
sereins ;

Celui dont les pensers, comme des
alouettes,
Vers les cieus le matin prennent
un libre essor, - Qui plane sur la

vie, et comprend sans effort Le
langage des fleurs et des choses
muettes !

IV. - CORRESPONDANCES

La Nature est un temple où de vivants
piliers
Laissent parfois sortir de confuses
paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de
symboles Qui l'observent avec des
regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se
confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se
répondent.

Il est des parfums frais comme des
chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme
les prairies,
- Et d'autres, corrompus, riches et
trionphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et
l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit
et des sens

V

J'aime le souvenir de ces
époques nues, Dont Phœbus
se plaisait à dorer les statues.
Alors l'homme et la femme en
leur agilité
Jouissaient sans mensonge et sans
anxiété,

Et, le ciel amoureux leur caressant
l'échine, Exerçaient la santé de leur
noble machine.
Cybèle alors, fertile en produits
généreux,
Ne trouvait point ses fils un poids trop
onéreux, Mais, louve au cœur gonflé de
tendresses communes, Abreuvait
l'univers à ses tétines brunes.
L'homme, élégant, robuste et fort, avait
le droit
D'être fier des beautés qui le
nommaient leur roi ;
Fruits purs de tout outrage et vierges
de gerçures,
Dont la chair lisse et ferme appelait les
morsures !

Le Poète aujourd'hui, quand il veut
concevoir
Ces natives grandeurs, aux lieux où se
font voir
La nudité de l'homme et celle de
la femme, Sent un froid
ténébreux envelopper son âme
Devant ce noir tableau plein
d'épouvantement.
Ô monstruosités pleurant leur
vêtement !
Ô ridicules troncs ! torses dignes des
masques !
Ô pauvres corps tordus, maigres,
ventrus ou flasques, Que le dieu de
l'Utile, implacable et serein, Enfants,
emmaillota dans ses langes d'airain !
Et vous, femmes, hélas ! pâles comme
des cierges,
Que rongé et que nourrit la débauche, et
vous, vierges, Du vice maternel traînant
l'hérédité Et toutes les hideurs de la
fécondité !
Nous avons, il est vrai, nations
corrompues, Aux peuples anciens
des beautés inconnues :
Des visages rongés par les chancre du
cœur,

Et comme qui dirait des beautés de
langueur ;
Mais ces inventions de nos muses
tardives
N'empêcheront jamais les races
maladives
De rendre à la jeunesse un hommage
profond,
- À la sainte jeunesse, à l'air simple, au
doux front,
À l'œil limpide et clair ainsi qu'une eau
courante,
Et qui va répandant sur tout,
insouciante
Comme l'azur du ciel, les oiseaux et
les fleurs, Ses parfums, ses
chansons et ses douces chaleurs !

VI. - LES PHARES

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la
paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut
aimer,
Mais où la vie afflue et s'agite sans
cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans
la mer;

Léonard de Vinci, miroir profond et
sombre,
Où des anges charmants, avec un doux
souris
Tout chargé de mystère, apparaissent à
l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment
leur pays,

Rembrandt, triste hôpital tout rempli
de murmures,
Et d'un grand crucifix décoré
seulement,
Où la prière en pleurs s'exhale des
ordures,